

LIGIA STELA FLOREA, CATHERINE FUCHS, avec la collaboration de FRÉDÉRIQUE MÉLANIE-BECQUET, *Dictionnaire des verbes du français actuel. Constructions, emplois, synonymes*, Paris, Editions Ophrys, 2010, XXIII + 269 p.

Pour de nombreux linguistes, le verbe est le pivot de la phrase, l'élément dont dépend essentiellement l'organisation de cette unité syntaxique de niveau supérieur. L'idée se défend pour beaucoup de langues, sinon pour toutes.

Un dictionnaire de verbes qui s'attache à décrire et à illustrer le fonctionnement discursif de cette catégorie de lexèmes est donc fondamentalement un dictionnaire de phrases correspondant aux principales structures syntaxiques de la langue envisagée.

Tel est le cas du *Dictionnaire des verbes du français actuel. Constructions, emplois, synonymes*, dont les auteurs, deux linguistes réputées – Ligia Stela Florea et Catherine Fuchs - ont dressé, en collaboration avec Frédérique Mélanie-Becquet – ingénieur d'études au CNRS, spécialisée en lexicographie – la liste des quelque 2500 verbes les plus usuels du français, présentés dans les constructions les plus courantes qu'ils servent à former en français d'aujourd'hui, offrant un précieux outil aux usagers de cette langue, qu'il s'agisse de francophones natifs soucieux de la correction et de l'élégance de leur expression, ou d'étrangers en quête de modèles utiles à l'apprentissage du français ou à la consolidation des connaissances acquises dans ce domaine.

Comme le soulignent les auteurs dans l'Introduction (p. XII), le *Dictionnaire des verbes du français actuel* ne se caractérise pas par la grande technicité propre aux ouvrages de ce type qui sont élaborés à des fins de recherche ; s'adressant au « lecteur non spécialiste », il se veut avant tout accessible et facile à manier, tout en restant clair et précis sur les constructions recensées à partir des unités verbales sélectionnées.

Ce *Dictionnaire* n'offre pas de tableau de la conjugaison - parfois incontestablement compliquée – des verbes français, mais la morphologie verbale n'en est pas complètement absente, car il nous fournit une information extrêmement utile : l'auxiliaire – quelquefois les auxiliaires – que l'on doit employer, dans des situations précises, pour former les temps composés du paradigme verbal. D'ailleurs, la flexion verbale se laisse partiellement récupérer à travers les exemples. Ceux-ci sont des contextes minimaux rédigés en langue standard – parfois en français soutenu, parfois en français familier, mais le plus souvent en français courant – que tout le monde peut comprendre, même sans recourir aux paraphrases ou aux synonymes proposés, parce qu'ils impliquent des mots usuels, qui apparaissent dans des situations de communication ordinaires.

L'indication relative à l'auxiliaire ou aux auxiliaires requis pour la formation des temps composés est placée à côté du mot adresse – noté en rouge sous la forme de l'infinitif –, après la transcription phonétique, bien utile elle aussi, du vocable.

Les articles qui s'étalent sous les entrées du dictionnaire constituent en fait de vrais mini-inventaires de structures syntaxiques, ramenées à leur forme générale et abstraite de suites de symboles concaténés – utilisés ordinairement en syntaxe structurale –, qui sous-tendent les énoncés minimaux dont tout un chacun peut avoir besoin dans la communication courante. Chaque combinaison du type *SN + V*; *V + SN*; *V + de N*; *V + de Inf*; *SN se V*; *se V + SN*;... est immédiatement illustrée par une phrase ou seulement par un syntagme verbal qui renseignent sur la nature sémantique des noms pouvant apparaître auprès des verbes décrits dans leur fonctionnement :

(BRÛLER :) *Le feu brûle dans la cheminée, Le bois brûle, Le soleil brûle ; ~ des papiers, ~ les étapes, ~ le feu rouge ; Jean brûle d'amour ; ~ d'aller au combat ; Elle s'est brûlée en ouvrant le four ; se ~ la langue* (p.32). Ce genre d'organisation du contenu des articles du *Dictionnaire des verbes du français actuel* est à mettre en rapport avec l'un des principes que les auteurs expliquent dans l'Introduction de leur ouvrage (p. XII) : « [...] un verbe hors contexte n'est ni transitif ni intransitif : il comporte simplement un schéma valenciel et argumental qui le prédispose à certains types d'emplois. Pour passer de cette structure virtuelle à l'énoncé, le verbe doit sélectionner des lexèmes qui instancient son schéma valenciel et argumental. Et c'est précisément de ces diverses combinaisons du lexème verbal avec des syntagmes (nominiaux, adverbiaux ou adjectivaux), avec un infinitif ou avec toute une phrase, que naît le sens – ou plutôt [que naissent] les sens du verbe, indissociables de celui des énoncés où il s'actualise ».

La citation peut-être un peu longue que nous avons empruntée à l'Introduction du *Dictionnaire* nous permet aussi de comprendre pourquoi, comme autrefois dans la première partie de chaque article du *Dictionnaire du français langue étrangère. Niveau 1*, paru sous la direction de Jean Dubois, avec la collaboration de Françoise Dubois-Charlier¹, nous n'y trouvons que des *emplois*, et jamais des définitions lexicographiques, des explications plus ou moins compliquées impliquant le recours à des éléments métalinguistiques qui obscurcissent parfois le message. Certes, il n'y a pas d'image², pas de représentation visuelle du monde qui décrive une ou des situations suggérant l'apparition des phrases susceptibles d'actualiser le verbe adresse, et qui fonctionne par là comme un support pédagogique essentiel. Cependant, les synonymes, les « paraphrases » - qui sont souvent des périphrases³ – suivent de près chaque exemple, pour aider le lecteur « non spécialiste » à comprendre le sens que les énoncés / les syntagmes verbaux recèlent, à supposer qu'il demeure mystérieux à ses yeux : *Le soleil brûle* ► chauffer ; ~ *les étapes* ► sauter ; ~ *le feu rouge* ► ne pas respecter, 'passer au rouge' ; ~ *d'aller au combat* ► avoir hâte, être impatient ; *Elle s'est brûlée en ouvrant le four* ► se faire une brûlure (p.32). Si la solution adoptée - qui facilite la compréhension, enrichissant, par la même occasion, et diversifiant ou affinant l'expression – situe le *Dictionnaire des verbes du français actuel* à l'interface de la syntaxe et de la sémantique, il ne faut pas ignorer l'ouverture vers la pragmatique, plus précisément vers la multitude des variétés de langue, qu'elle réussit à ménager. *Brûler*, au sens de 'trop cuire la viande', dans le syntagme verbal *brûler le gigot*, a pour synonyme familier *cramer* ; par contre, *se consumer* est un synonyme littéraire du verbe *brûler*, dans la construction *Il brûle d'envie* ; enfin, le tour *La fièvre brûle le malade* (p. 32) est littéraire, ce qui veut dire qu'en l'employant dans une conversation entre amis, on risque de provoquer l'étonnement amusé des interlocuteurs sinon des sourires ironiques de leur part...

Telle qu'elle a été conçue par les auteurs du *Dictionnaire des verbes du français actuel*, la structure des articles a permis qu'on réunisse une quantité considérable d'informations de nature linguistique dans l'espace typographique plutôt limité que la Collection « L'Essentiel français » a mis jusqu'ici à la disposition des chercheurs accueillis. Le résultat est de taille, cela ne fait aucun doute ! Mais la manière que les auteurs ont adoptée de grouper sous chaque entrée des emplois qui illustrent un grand nombre de structures syntaxiques et de valeurs sémantiques n'a pas que des avantages. La forme pronominale soulève un problème dont l'importance n'échappe évidemment pas aux auteurs, mais dont la résolution n'apparaît pas toujours comme satisfaisante. Les explications que le lecteur trouve dans l'Introduction (p. XIV), surtout l'argument final : « Étant donné qu'un seul et même verbe (*se défaire, se jouer, s'ouvrir, se rencontrer* par exemple) présente souvent deux types de

¹ Les équipes dirigées par Jean Dubois, avec la collaboration de Françoise Dubois-Charlier, ont publié en fait deux ouvrages lexicographiques d'orientation strictement pédagogique : *Dictionnaire du français langue étrangère. Niveau 1*, Paris, Larousse, 1978, et *Dictionnaire du français langue étrangère. Niveau 2*, Paris, Larousse, 1979.

² L'image joue un rôle essentiel dans les deux volumes mentionnés : elle stimule le travail des apprenants sur la langue.

³ Ce qui n'exclut pas la simplification parfois fâcheuse du contenu de certains énoncés (voir, par exemple : *Il se laisse soigner par sa sœur* ► 'Il permet à sa sœur de le soigner' (p. 157).)

formes pronominales (un pronominal subjectif et [un pronominal] objectif), on a eu recours à une solution unique : *se V* est partout traité comme un doublet de *V*. », l'aident en quelque sorte à ne pas trop s'étonner du fait que *s'appliquer*, par exemple, qui s'insère dans des structures différentes – ce qui lui vaut une interprétation distincte dans chaque contexte – figure uniquement avec le statut de doublet de l'adresse APPLIQUER (p. 15). Il est sans doute plus surprenant de voir que l'article consacré à l'entrée APERCEVOIR (p. 14) nous propose comme dernière structure énumérée la suite *SE V Que P* : *Julie s'est aperçue que Paul la suivait*, où le lexème verbal en question n'est plus un verbe de perception, mais un verbe épistémique, de jugement. Pourquoi ne pas en avoir fait une entrée distincte, comme on s'y est pris dans le cas des verbes « essentiellement pronominaux » S'ÉVADER (p. 110), SE LAMENTER (p.158), SE SOUVENIR (p. 243), etc ?

D'autre part, il n'est pas impossible que l'utilisateur – même non spécialiste – du *Dictionnaire* soit quelque peu étonné de constater qu'une série d'énoncés ayant en commun la structure syntaxique *V + SN* commence, dans l'article placé sous l'entrée COLLER (p.41), par l'exemple : *La sueur colle les cheveux* et se termine par le tour familier : *Le prof n'a pas pu ~ Paul en chimie*. Il est vrai que, dans les cas où le lecteur aurait réellement du mal à établir un rapport au niveau sémantique entre deux ou plusieurs énoncés illustrant une même structure syntaxique qui permet l'actualisation d'un certain verbe, les auteurs ont trouvé le moyen d'assurer un traitement homonymique du verbe en question : des exposants notés en noir⁴ après chaque occurrence du verbe permettent de comprendre qu'il s'agit en fait d'homonymes réunis sous une entrée unique « pour des raisons d'économie » (Introduction, p.XIX). Tel est le cas des phrases qui, dans l'article figurant sous l'entrée BOUFFER (p. 30), illustrent chacune des trois structures suivantes : *SN + V* : *Les cheveux bouffent*¹ ► être gonflé ; *Un pantalon qui bouffe*¹ ► être bouffant, gonflé ; *On bouffe*² *bien chez ces amis* (fam) ► manger, bâfrer (fam) . *V + SN* : *~² tout le rôti* (fam) ► manger, dévorer ; [...] . *V + SN À SN* : *Le travail lui bouffe*² *tout son temps* (fam) ► accaparer ; 'Le travail absorbe tout son temps'.

Précisons enfin que, probablement toujours pour des raisons d'économie ou pour ne pas risquer de proposer des articles de dictionnaire touffus, les auteurs ont renoncé à illustrer la structure passive et la structure factitive, ou plutôt elles ont décidé de ne prendre en compte la forme passive que dans les cas où le participe d'un verbe présente « une construction différente et / ou un sens différent de ceux de la forme active », alors que le factitif et le pronominal factitif ne bénéficient d'illustration que sous l'entrée des verbes *faire* et *laisser* (Introduction, p. XIV). Pourtant, l'insertion d'un verbe pronominal dans une construction factitive, où l'on a affaire à une prédication complexe, peut entraîner des modifications dans l'emploi du pronom réfléchi, modifications qui ne manquent pas de suggérer une interprétation différente du rapport entre le participant qui déclenche le procès et le patient-agent qui l'effectue en réalité (voir, par exemple : *s'asseoir* et *faire s'asseoir un invité*, mais *faire asseoir un enfant* ; *se promener*, mais *envoyer promener qqn / qqch*). En outre, des tours comme *se faire avoir*, *se faire voir*,... n'apparaissent nulle part dans le *Dictionnaire*. Mais les auteurs nous ont avertis dans l'Introduction (p. XII) : « le présent ouvrage ne vise ni à l'exhaustivité des données ni à celle des descriptions syntaxiques [...] ».

On pourrait aussi se demander comment ont été choisis les lexèmes verbaux décrits et illustrés dans le dictionnaire, du moment que BOUFFIR (p.30), FORCIR (p.123), GONDOLER (p.132), LIGUER (p. 160), OUTREPASSER (p.182), PIAILLER (p. 192),... y figurent, alors que ABÊTIR, AGONISER, BREVETER, CATALOGUER, NAVRER...en sont absents. Cependant, là non plus les auteurs ne se laissent pas prendre en défaut, car elles affirment avoir sélectionné, « avec la part inévitable d'arbitraire que cela comporte » (Introduction, p. XII), les verbes qu'elles ont jugés les plus représentatifs de l'usage actuel du français.

⁴ Il existe aussi des exposants notés en rouge, que les auteurs utilisent, par convention, pour « signaler une modification dans l'ordre des compléments, imposée par le verbe synonyme » (Introduction, p. XXI) : *pardonner* (p. 186) : *V + SN À SN* : *Il ne pardonne pas cette négligence à son ami* ► excuser qqn² pour qqch¹ .

En fait, Ligia Stela Florea et Catherine Fuchs ont su éviter la plupart des pièges qu'on rencontre d'ordinaire quand on s'engage à produire de tels ouvrages⁵. Se proposant de traiter le lexème verbal à quatre niveaux – le niveau *morphologique-phonologique*, le niveau *syntactique*, le niveau *lexical et stylistique*, le niveau *sémantique* (Introduction pp.XII-XIII) –, elles ont su conserver la cohérence de leur discours tout le long du dictionnaire. Elles offrent au lecteur de vraies monographies des verbes sélectionnés, dressant l'inventaire des structures fondamentales dans lesquelles ceux-ci fonctionnent ordinairement, en vertu des traits contextuels qui les définissent, mais présentant la diversité des sens qu'une seule et même unité verbale peut engendrer, suivant les éléments qui instancient son schéma valenciel et argumental dans le fonctionnement réel de la langue. Et ce riche contenu est transmis avec un minimum de moyens de mise en forme, ce qui rend le dictionnaire tout à fait accessible aux utilisateurs « non spécialistes », sans lui faire perdre son intérêt pour le public avisé, pour les spécialistes et les futurs spécialistes travaillant sur ou avec le français dans leurs métiers. Les auteurs ont également réussi à faire connaître aux lecteurs les divers emplois d'un nombre de verbes qui dépasse largement les environ 2500 entrées inventoriées, grâce aux synonymes, aux périphrases et « paraphrases » utilisés. Sachant qu'il est bien difficile, pour un apprenant étranger, pour un francophone non natif, d'utiliser correctement les prépositions de cette langue, parfois de placer convenablement les divers groupes nominaux ou prépositionnels qui entourent les verbes dans la phrase, elles ont mis en évidence – avec des moyens typographiques peu nombreux mais très précis – tous les changements qui peuvent intervenir dans le choix d'un élément de relation ou dans l'ordre des mots, quand on remplace un lexème verbal par un synonyme.

Sans aucun doute, les lecteurs se voient offrir un instrument extrêmement utile, surtout s'ils ont dans la vie le statut d'apprenants, d'enseignants, de traducteurs ou même de chercheurs. Et aussi un dictionnaire qui ne ressemble à aucun de ceux qui sont mentionnés dans les références bibliographiques de l'ouvrage ; très probablement, il diffère également de ceux qui n'y sont pas mentionnés.

Alexandra Cunișă

Université de Bucarest, Département de Français

DANIELLE CANDEL et FRANÇOIS GAUDIN (sous la direction de), *Aspects diachroniques du vocabulaire*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2006, 269 p.

Quand on a pour objet d'étude la langue – qu'on l'étudie en elle-même et pour elle-même ou qu'on s'y intéresse afin de voir comment elle fonctionne, avec des effets variés, mais toujours souhaités et poursuivis, dans chaque type de discours, comment elle se plie aux exigences de chaque genre de textes, ou comment elle assure la reformulation d'un certain contenu au cours de l'activité de traduction ou d'enseignement -, on le fait plutôt en se penchant sur les facteurs constitutifs de l'état de

⁵ Ce qui n'a rien d'étonnant, étant donné la riche expérience de chercheuses des deux linguistes : Catherine Fuchs, qui dirige la Collection « L'Essentiel français » depuis la parution du premier volume – *La conséquence en français*, par Charlotte Hybertie -, en 1996, a une réputation établie sur le plan international, régulièrement confirmée et consolidée par des ouvrages qui font date ; Ligia Stela Florea, qui travaille depuis longtemps sur le verbe français, a publié plusieurs livres dans le domaine, dont – cette fois, avec la collaboration de deux de ses collègues de l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca – *Dictionarul Verbelor Franceze*, Dacia, Cluj-Napoca, 2003. Comme elle l'affirme dans l'Introduction que nous avons citée ici à maintes reprises, la conception du *Dictionnaire des verbes du français actuel* doit beaucoup aux idées qui l'ont guidée dans l'élaboration de ses précédents ouvrages consacrés au verbe français.

langue actuel, tels qu'ils sont perçus par la conscience collective dont on est soi-même un représentant-témoin. N'oublions cependant pas que le langage « implique à la fois un système établi et une évolution », qu'à chaque moment, le système en question « est une institution actuelle et un produit du passé », et que le rapport unissant ce qu'est le système actuel de la langue et ce qu'il a été « est si étroit qu'on a peine à les séparer »⁶. Après s'être assidûment occupé de tel ou tel aspect de la langue actuelle, il est bon de s'arrêter sur les faits que l'histoire de la langue peut mettre en évidence afin d'en tirer des enseignements éclairants.

C'est ce qu'ont fait, en quelque sorte, les chercheurs qui ont réuni leurs contributions en un volume original, même singulier par certains côtés : *Aspects diachroniques du vocabulaire*, recueil d'articles paru en 2006, sous la direction de deux terminologues réputés : Danielle Candel et François Gaudin⁷.

Volume original, avons-nous dit, par la manière dont les douze collaborateurs entendent utiliser le mot *vocabulaire* – interprétation dont dépend la structure même du recueil – et par la volonté de chaque auteur de reconstituer, aussi fidèlement que possible, non seulement le contexte linguistique, au sens large du terme, dans lequel s'inscrivent les faits particuliers évoqués, mais aussi le contexte social et politique dans lequel les changements décrits se sont produits, et le contexte épistémologique, qui est sans doute lui aussi à la base de ces changements. Ouvrage singulier, parce que les approches diachroniques ne semblent plus jouir de l'intérêt dont témoignaient les chercheurs d'il y a un demi-siècle ou trois quarts de siècle, ou, pour reprendre les paroles des auteurs de la Présentation du recueil, parce que l'*histoire des vocabulaires* n'est aujourd'hui « ni à la mode, ni vecteur de financements » (p. 13)⁸. Mais un livre singulier n'est pas un livre qu'on hésite à ouvrir ou qu'on refuse de lire, loin de là...

Les neuf articles réunis dans le volume – textes rédigés deux ou trois ans avant la publication, comme affirment les éditeurs dans la Présentation du recueil – ont parfois un auteur unique, mais peuvent également représenter le résultat de la collaboration de deux chercheurs ou celui de la réflexion menée par toute une équipe, sur un sujet dont l'étendue réclamait les efforts conjugués de plusieurs analystes. Relèvent de la première catégorie les contributions de Vincent Nyckees, de Valérie Delavigne, de Pascaline Dury, de Ana Maria Gentile, de Pierre Auger, de Jean-Claude Boulanger et de François Gaudin ; Violette Toledano et Danielle Candel conjoignent leurs efforts pour analyser la mouvance terminologique, telle qu'elle apparaît dans les dictionnaires et dans la presse, l'exemple examiné sur toutes les coutures étant celui du couple *mondialisation* – *globalisation* et des autres lexèmes obtenus à partir des mêmes bases ; Anne Rouleau, Hélène Gauthier, Monique C. Cormier et Jean-Claude Boulanger étudient la présence des termes des arts et des sciences dans les huit éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* et nous expliquent les positions adoptées successivement par la Compagnie à l'égard de ces vocables spécialisés qui devaient ou non être inclus dans un dictionnaire général de la langue. Les douze auteurs suivent des démarches distinctes et nous mettent en contact avec des expériences variées, car leur spécialité n'est pas la même. Le tout qu'ils proposent aux lecteurs est pourtant remarquablement cohérent car, bien que travaillant sur des données et avec des méthodes d'analyse différentes, ils respectent un cadre théorique tracé avec vigueur et clarté par son créateur, ainsi que quelques principes qu'on ne saurait facilement mettre en doute et dont on apprécie peut-être mieux aujourd'hui le bien-fondé.

⁶ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969, p. 24.

⁷ La notoriété des deux chercheurs et la qualité des contributions ont valu à l'ouvrage une aide à la publication de la part de la Société française de terminologie. Le projet collectif a été mené à terme avec le concours du Conseil général de la Seine-Maritime.

⁸ Pourtant, la chose n'est peut-être pas aussi sûre qu'elle paraît à première vue. Si les approches diachroniques ne sont plus « à la mode » dans tel pays, elles peuvent l'être ou le devenir dans tel autre, et les linguistes ne sont pas rares qui, dans leurs domaines respectifs, aiment jeter de temps en temps un regard sur l'*histoire* de la langue qu'ils étudient, ne serait-ce que pour y trouver une explication de l'état actuel des faits examinés, parfois même la confirmation d'une hypothèse qu'ils veulent lancer.

Pour ce qui est du cadre théorique, il nous est décrit dans le premier article du volume, en fait une ample étude (plus de 70 pages) d'une importance théorique incontestable, que le réputé sémanticien Vincent Nyckees intitule « Rien n'est sans raison : les bases d'une théorie continuiste de l'évolution sémantique ». Tout en expliquant ce qu'il entend par la stratégie *continuiste* ou *sociodiscursive* – qu'il oppose à la stratégie *associationniste* et à la stratégie *structurale* (*intra-linguistique* ou *internaliste*), adoptées au fil du temps par de nombreux chercheurs ayant abordé le problème des changements sémantiques –, Vincent Nyckees souligne qu'en réalité, des linguistes illustres comme Benveniste – préoccupé par la reconstruction sémantique – ou comme Meillet ont appliqué les principes de cette stratégie dans leurs études, sans utiliser l'étiquette en question mais reconnaissant indirectement le bien-fondé de l'idée. La signification d'un mot n'est pas le résultat de la stricte application d'une expression linguistique à un objet du monde, elle ne reflète pas un rapport immédiat entre le monde réel ou matériel et la langue ; elle a plutôt trait à l'univers de croyance de ceux qui l'actualisent dans leur discours, se caractérisant à la fois par une dimension épistémique et par une dimension intersubjective. La signification d'une forme résulte de la totalité de ses emplois.

Il se peut qu'un individu emploie une expression en opérant une distorsion plus ou moins grave de sa signification, mais, comme il est peu probable que la même distorsion réapparaisse tout à fait par hasard un nombre significatif de fois dans la collectivité, cette modification involontaire a peu de chances de devenir un changement avalisé par l'ensemble des membres du groupe.

Un changement de sens peut s'imposer si les locuteurs « n'ont pas le sentiment d'infléchir arbitrairement la signification de l'unité considérée » (p. 45). Il faut que, dans la première phase du processus, il y ait continuité entre les deux significations. Nous avons l'impression qu'il y a *discontinuité* dans les changements sémantiques, affirme le chercheur, seulement si nous les examinons de loin. Quand nous les regardons de près, nous nous rendons compte que les changements n'excluent pas la *continuité*. Ils ne peuvent pas non plus être *arbitraires*, parce que les significations résultent de l'expérience commune du groupe, de l'interaction de ses membres, et qu'elles fonctionnent donc comme des « normes » extrêmement puissantes que seules des causes internes profondes peuvent modifier.

Il est possible d'arriver à découvrir la *continuité* que ce mécanisme des changements peut masquer, mais non pas annuler, en essayant de rétablir les « contextes (situation, "co-texte", arrière-plans sociohistoriques) » (p.82) dans lesquels ils se sont produits. Les lacunes qui nous ont jusqu'ici empêchés de le faire peuvent être comblées, grâce à l'abondance des données que la numérisation des textes de toutes sortes met aujourd'hui à notre portée.

L'étude – profonde et convaincante – de Vincent Nyckees projette une lumière forte sur les huit contributions qui suivent dans le volume, donnant en quelque sorte « le "la" à l'ensemble de [...] l'ouvrage » (Présentation, p.10) ; elle fait mieux comprendre au public l'idée qui fonde chaque article.

Cependant, il nous faut souligner une fois de plus qu'il n'y a pas que ce cadre théorique unanimement accepté qui assure la cohérence du recueil. Tous les auteurs se déclarent persuadés que, si on veut comprendre la structure actuelle d'une terminologie, si on souhaite utiliser un vocabulaire spécialisé adéquat pour traduire dans sa langue maternelle un texte source rédigé dans une autre langue, et peut-être à un autre moment, il est nécessaire de remonter le cours de l'histoire afin de voir comment la terminologie en question s'est constituée, quels étaient à l'époque ses rapports avec la langue générale, par quels autres termes ont pu être concurrencés ceux qu'on avait choisis au début et sous la pression de quels facteurs tel d'entre eux s'est enrichi sémantiquement ou s'est vu abandonné, remplacé par un emprunt ou par quelque autre néologisme de forme. Les recherches en diachronie, prenant appui sur les principes de la socioterminologie, peuvent aboutir à des résultats fort intéressants. À preuve, le riche commentaire de Pierre Auger sur le vocabulaire forestier que les colons utilisaient, au Québec, au XVIII^e siècle, et sur les changements que ce vocabulaire a subis pendant plus de deux siècles d'histoire mouvementée, jusqu'à ce qu'il devienne ce qu'il est à l'heure actuelle : un vocabulaire qui ne manque pas de mots français et amérindiens, mais où l'on reconnaît des masses d'anglicismes – effet de plusieurs vagues d'anglicisation lexicale –, amenant l'observateur à se dire qu'aujourd'hui, les Québécois parlent français, avec des mots anglais.

S'engageant dans une démarche qui a sa source dans leur activité de tous les jours et qui allie « les caractéristiques de la lexicographie générale à celles de la lexicographie spécialisée et de la terminologie ponctuelle » (p. 157), centrant leur recherche sur les emplois de deux mots-termes : *mondialisation* et *globalisation*, et subsidiairement sur ceux de quelques autres lexèmes des mêmes familles – *mondial*, *mondialisé*, *mondialiser*, *antimondialisation* ; *global*, *globalisé*, *globalement* – et de quelques « remplaçants » plus ou moins occasionnels – *occidentalisation*, *américanisation* ; *planétaire* –, Violette Toledano et Danielle Candel parviennent à mettre en évidence des changements qui s'opèrent presque sous nos yeux, dans un intervalle de temps incroyablement bref, et qui deviennent par là même spectaculaires. L'histoire des mots-termes dont s'occupent les deux chercheuses « représente un bon exemple d'évolution de la langue et [un] cas de "prêt-rendu", de "remprunt" » (p.181) qui met en évidence avec éclat l'influence exercée au fil du temps, surtout aujourd'hui, par l'économie et la politique sur les relations bien complexes entre le français et l'anglais.

Qu'est-ce qui se passe quand une science confinée dans les laboratoires et s'occupant d'un domaine de la connaissance apparemment sans grand rapport avec les hommes, avec leur vie sociale et politique, est brusquement « projetée en pleine lumière » (p. 112), obligée de repenser son objet d'étude et ses objectifs, afin de se donner les moyens d'influencer le comportement de tout être humain, où qu'il vive, le poussant à ne plus se croire le maître absolu de la planète, que rien de ce qui anime son univers ne peut toucher ou seulement concerner ? Les incidences qu'a pu avoir sur la langue le bouleversement enregistré dans le domaine de l'écologie, vers les années 60 du siècle dernier, sont analysées et décrites par Pascaline Dury dans son article intitulé « La dimension diachronique en terminologie et en traduction spécialisée : le cas de l'écologie ». L'auteur évoque les emprunts que l'écologie a faits alors à nombre de sciences telle la biologie, la géologie, la géographie ou même l'économie ; elle rappelle « les néologismes construits à partir du formant *éco-* » (p.114), le « foisonnement terminologique » et les nombreux cas de « synonymie néologique⁹ », qu'elle choisit d'illustrer par un seul exemple : celui des termes *écologiste*, *environnementaliste* et *écologue*. Synonymes désignant au début « le scientifique qui se préoccupe de l'étude des êtres vivants et de leur environnement » (p.113), ils ont subi une spécialisation sémantique : *écologue* renvoie aujourd'hui au spécialiste d'écologie, alors que les deux autres expressions sont marquées politiquement, désignant des personnes qui militent pour le bien-être de la Terre et de ses habitants. « C'est l'utilisation abusive du terme *écologiste* et ses variations sémantiques successives qui ont conduit à l'émergence du terme *écologue*, nouvelle appellation des scientifiques qui étudient l'écologie » (pp. 113–114).

La voix du traducteur se fait surtout entendre dans la contribution de Ana Maria Gentile : « La variation diachronique dans le vocabulaire de la psychanalyse en espagnol : le point de vue d'un traducteur ». L'auteur nous fait prendre conscience de la nécessité, pour un traducteur qui travaille aussi comme enseignant de traduction spécialisée français / espagnol, de placer dans une perspective diachronique et socioterminologique ses recherches sur le vocabulaire d'une science « relativement moderne » comme la psychanalyse. Cette tâche s'impose avec d'autant plus de force qu'il s'agit d'une science ayant partiellement ses sources dans la psychiatrie préfreudienne, d'une science composite impliquant l'existence de nombreuses théories psychanalytiques – qui font chacune appel à des concepts différents – mais se révélant en même temps profondément marquée par la contribution de quelques spécialistes éminents dont Freud et Lacan, science qui connaît en outre une circulation sociale caractérisée par des particularités fort intéressantes, dans un pays comme l'Argentine. Dans les cas de ce genre, le traducteur devient très sensible aux conflits entre norme et usage. Les exemples cités à l'appui par Ana Maria Gentile sont vraiment édifiants !

⁹ Pascaline Dury emprunte le terme à John Humbley (« Quelques aspects de la datation des termes techniques: le cas de l'enregistrement et de la reproduction sonores », *Meta*, XXXIV-4, 1994, 701–715).

De son côté, Valérie Delavigne s'intéresse à la formation du vocabulaire d'une science dont l'évolution n'est guère restée confinée dans les laboratoires: la physique nucléaire. Plus, peut-être, que dans d'autres domaines, les découvertes qui ont marqué les moments cruciaux de l'évolution de la discipline ont eu trait à des phénomènes physiques jusqu'alors inconnus, à des propriétés qu'on ignorait, même si les éléments qui les possédaient étaient connus au grand public, à l'existence d'entités qu'on n'avait jamais encore mises en évidence, à des applications qu'on n'avait jamais encore imaginées. Pour pouvoir en parler, les scientifiques ont dû souvent proposer des noms qui désignent des réalités jamais encore nommées. Nous sommes donc devant des cas de *nomination*¹⁰, et il est fort intéressant de voir vers quelles formes linguistiques se sont tournés¹¹ les physiciens pour dénommer les réalités en question ou au moins quelques-unes d'entre elles. Cependant, comme l'affirme Vincent Nyckees dans l'étude qui ouvre le volume présenté, « ce caractère volontaire de la nomination ne fait pas du signe retenu le produit d'un choix arbitraire, sans attaches dans la langue, comme ce serait le cas si la nomination se jouait dans un tête-à-tête exclusif entre le néologue [ici, le savant lui-même, parfois les amis qu'il convoque pour l'aider en la circonstance] et le monde » (25-26). Le vocabulaire que nous décrit Valérie Delavigne est fait de signes au moins partiellement sinon entièrement motivés, et on lit avec de plus en plus de curiosité les lignes qui mettent en évidence le réseau de relations formelles et conceptuelles en train de se constituer à l'intérieur de la discipline entre les nouveaux termes et les anciens. Valérie Delavigne nous montre que, pour développer son vocabulaire, la physique nucléaire a eu recours aux procédés classiques de formation lexicale, avec une préférence nette pour tel ou tel d'entre eux à divers moments de l'histoire de la discipline, qu'il y a donc de nombreuses similitudes entre la création de tels termes et la formation des mots de la langue générale, que grâce aux emprunts – stimulés par la globalisation –, ces termes s'internationalisent, et que certains d'entre eux entrent ou sont déjà entrés dans les dictionnaires généraux de la langue. N'oublions tout de même pas : « Le vocabulaire de l'énergie nucléaire possède la particularité d'avoir subi l'influence forte d'événements sociopolitiques. Dès que les termes circulent, ils gardent en mémoire les discours qui les ont mis en œuvre » (p. 105). D'où, le besoin d'adopter la double perspective de la diachronie et de la socioterminologie qui est propre à l'ensemble des contributions du volume présenté.

Les trois derniers articles du recueil ne s'intéressent plus aux unités terminologiques elles-mêmes, en tant qu'éléments relevant d'un certain nombre de vocabulaires spécialisés, ils se proposent d'analyser les représentations qu'offrent de ces ensembles divers types de dictionnaires, eux-mêmes vus dans une perspective diachronique, ou les institutions / les lexicographes chargés d'élaborer, à des moments précis de l'histoire de la nation française et dans des intentions non moins précisément formulées, de tels inventaires des mots de la langue.

L'équipe formée de : Anne Rouleau, Hélène Gauthier, Monique C. Cormier et Jean-Claude Boulanger passe au peigne fin les huit éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* et le discours des préfaces de ces volumes afin de voir quelle a été l'attitude officielle de la Compagnie [= l'Académie] à l'égard des termes des arts [= des techniques] et des sciences auxquels, à un certain moment, le purisme a refusé la présence, dans un ouvrage reflétant la langue commune des « honnêtes gens ». Ce que les chercheurs constatent en faisant le balayage minutieux des huit dictionnaires ne les surprend point ; ils le savaient déjà : la Compagnie a pour principe de ne recenser que les termes [des

¹⁰ Évoquant des cas de changements *volontaires*, Vincent Nyckees introduit dans son étude déjà mentionnée les situations de *nomination* et de *remaniement catégoriel*. Pour ce qui est de la *nomination*, il utilise le terme « après Guiraud [...] et, surtout, Stern [...] » (p. 25), définissant de la manière suivante la situation en question : « Nous parlerons de nomination, lorsque l'apparition d'un signe a pour origine l'intention d'un ou plusieurs locuteurs de donner un nom (*name*) à une réalité qui n'en avait pas encore reçu. »

¹¹ Car on sait alors qui est responsable du choix de l'étiquette désignative et le spécialiste assume cette responsabilité au niveau du concept ainsi que, le cas échéant, au niveau du nom choisi.

arts et des sciences] entrés dans la langue commune, et elle entend respecter ce principe¹². Cependant, comme la langue commune évolue du XVII^e au XX^e siècle, les termes techniques inclus dans la nomenclature sont de plus en plus nombreux d'édition en édition¹³. Compte tenu de l'évolution des goûts, de l'ensemble des événements sociopolitiques qui ont marqué une époque ou autre, les auteurs de l'article remarquent que ce sont les quatrième, sixième et huitième éditions qui inventorient le plus grand nombre de mots spécialisés.

Jean-Claude Boulanger et François Gaudin attirent, chacun à sa façon, notre attention sur des objets lexicographiques moins bien connus ou complètement inconnus mais qui nous montrent eux aussi que derrière les nomenclatures exhibées, derrière les définitions proposées et les exemples associés, tout un monde apparaît, animé de principes et d'idées, de conflits, de rivalités, de besoins et de rêves.

Dans son article intitulé « Du côté de la petite histoire des dictionnaires scolaires modernes », le métalexigraphe Jean-Claude Boulanger se penche sur une trentaine de dictionnaires français – parfois avec des éditions canadiennes – et de dictionnaires canadiens, publiés au cours d'une période allant du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la fin du XX^e, à l'intention des enfants âgés de 2–6 ans à 12–16 ans, autrement dit à des fins pédagogiques. Objets de classements variés, réalisés à partir de divers critères, les dictionnaires scolaires sont sans doute des ouvrages qu'on consulte à l'école pendant les classes ordinaires, mais aussi chez soi, afin d'y puiser des informations sur la langue – en principe, sa langue maternelle – et sur le monde, c'est-à-dire afin d'apprendre, de s'instruire. Le nombre des entrées, le choix de la nomenclature, les dimensions et la structure des définitions, la qualité des exemples, le nombre et la qualité des informations grammaticales et des renvois analogiques, ainsi que la complexité des images qui y apparaissent doivent être adaptés à l'âge et aux besoins des destinataires. Cependant, ni les auteurs de tels outils spécialement conçus pour l'apprentissage ni les maisons d'édition plus ou moins spécialisées dans la publication de ce genre d'ouvrages ne sauraient oublier que, quel qu'il soit, « le dictionnaire est le dépositaire d'une partie fort importante de la culture et, d'une certaine façon, il détient la clé du déchiffrement des arcanes de cette culture. Il est simultanément une mémoire de la langue, et une mémoire des faits et des choses » (p. 209). Le lexique que décrivent les dictionnaires scolaires est, comme celui des enfants auxquels ceux-ci sont destinés, « plus sélectif et plus dépouillé de ses attributs fonctionnels pour revêtir davantage les couleurs du monde » (p. 235), mais ces objets lexicographiques doivent transmettre toujours une conception du monde, une morale, un modèle idéologique adéquats.

Enfin, François Gaudin consacre son article « Le monde perdu des dictionnaires de Maurice Lachâtre (2) : le *Dictionnaire La Châtre* (1898-1907) » à l'un des ouvrages d'un lexicographe, éditeur, journaliste, auteur et libraire oublié, personnage fascinant que, depuis quelque temps, il se fait un devoir de rappeler à la mémoire des contemporains¹⁴. Demeuré inconnu au grand public, et même aux spécialistes, pour des raisons que l'on a vite fait de découvrir dans l'article (pp. 241–242), ce *Dictionnaire* qui compte quatre volumes et plus de 3.600 pages est en réalité une refonte du *Dictionnaire universel, Panthéon littéraire et encyclopédie illustrée*, publié par son auteur au milieu du XIX^e siècle. La nouvelle publication est engagée par Maurice Lachâtre sur le tard de sa vie, alors qu'il avait déjà plus de 80 ans, et elle est réalisée dans une très large mesure par ses collaborateurs, qui n'actualisent que très peu la matière lexicographique revue. Placé dans le contexte historique et lexicographique de l'époque, comparé aux autres ouvrages qu'on pouvait trouver sur le marché de la lexicographie et qui étaient publiés surtout par la maison Larousse, le *Dictionnaire La Châtre* montre

¹² Une exception, toutefois: lors de l'élaboration de la première édition du *Dictionnaire*, au XVII^e siècle, l'Académie affirme « ne recueillir que les termes techniques appartenant au bel usage » (p. 201), mais elle en recense d'autres.

¹³ «[...] dans bien des cas, les ajouts de sens ou de marques sont plus fréquents que les ajouts de termes» (p. 200).

¹⁴ Voir le volume *Le monde perdu de Maurice Lachâtre (1814–1900)*, paru, sous la direction du même professeur et chercheur distingué, chez Honoré Champion, en 2006.

clairement que ce qui intéresse effectivement le lexicographe « ce n'est pas tant la langue que ce à quoi elle sert » (p.260). Cette conclusion de François Gaudin est à mettre en rapport avec une autre remarque qu'il fait en nous donnant l'analyse détaillée des caractéristiques du *Dictionnaire* : de nombreux articles lexicographiques ont une teneur idéologique « frappante », laissant transparaître l'esprit militant de Lachâtre, qui s'accorde parfaitement avec les milieux anarchistes de l'époque. Aussi peut-on soutenir que, si l'ouvrage présenté n'est pas vraiment important pour l'histoire de la lexicographie, il est certainement important pour l'histoire, pour l'histoire des idées, pour l'histoire de la pensée politique.

Avec une telle diversité de sujets, avec un tel choix de démarches et de méthodes d'analyse, avec une telle ouverture vers des domaines rarement interrogés par le linguiste, mais aussi avec des idées directrices qui assurent la cohérence de l'ensemble, le volume *Aspects diachroniques du vocabulaire* peut fournir des réponses pertinentes, ou stimulantes, à beaucoup de questions de spécialistes ou de non spécialistes.

Alexandra Cuniță
Université de Bucarest, Département de Français

RAÚL ARANOVICH (ed.), *Split Auxiliary System. A cross-linguistic perspective*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2007, 280 p.

As mentioned in the *Foreword*, this volume contains a selected set of contributions presented at a workshop on cross-linguistic variation and auxiliary selection, held at the University of California Davis in 2003, 25 years after the proposal of the Unaccusativity Hypothesis (UH) by David Perlmutter. Apart from the editor's introduction, the book consists of 10 articles on the topic of auxiliary selection across different languages, most of which highlight the relevance of this phenomenon for the unaccusative-unergative distinction.

In the introduction, *Split auxiliary selection from a cross-linguistic perspective* (p. 1–23), Raúl Aranovich discusses the main problems related to auxiliary selection and split intransitivity: in many languages (Italian, Dutch, French, German, Icelandic, Danish, Basque, etc.) transitive verbs select the past tense auxiliary HAVE, while intransitives select as auxiliary either HAVE (unergatives) or BE (unaccusatives). The author reviews the various (syntactic or semantic) explanations formulated to account for the existence of this phenomenon, and also discusses on the relation between auxiliary selection and other unaccusativity tests (partitive clitics in Italian and French, impersonal passives in Dutch, reflexive clitics in Romance). The application of these tests fails because of “unaccusative mismatches”: each test gives a different image of the unaccusative vs. unergative partition of verbs. Other problems of interest for this topic are the existence of variable behaviour verbs (i.e., verbs which select BE or HAVE) and variation across languages or dialects (i.e., verbs with the same meaning are classified as unergative in one language, but as unaccusative in other). A solution for these problems could be the Auxiliary Selection Hierarchy, proposed by Antonella Sorace in 2000. According to this “gradient” approach, auxiliary selection displays systematic differences across languages, and the verbs with variable behaviour are located in the middle of the hierarchy. Finally, from a diachronic point of view, the split auxiliary systems of many languages are unstable, in many languages (Spanish, English, some Italian dialects, etc.) one of the two auxiliaries (usually BE) being removed.

Carlee Arnett's article, *Transitivity parameters and auxiliary selection by L2 students of German* (p. 25–46), deals with the development of a split auxiliary system for (English) learners of German as a second language. Given that auxiliary selection in German is sensitive to the clauses' degree of transitivity, the author seeks to discover if students are sensitive to the three of the parameters of transitivity: number of participants, telicity and punctuality. The author

experimentally proves that the main parameter which determines the auxiliary selection of a certain verb by learners is the number of participants.

Larisa Avram and Virginia Hill's article, *An irrealis BE in Romanian* (p. 47–64), looks at the grammaticalization of the lat. ESSE in Romanian, both as copula for inflected unaccusatives (*Maria e plecată* 'Maria is left') and passives (*Maria e invitată peste tot* 'Maria is invited all over') and as auxiliary for subjunctive, conditional, presumptive, future and infinitive. The latter is a mood marker of the *irrealis* value, unlike the auxiliary HAVE, which is a *realis* marker. Analyzing the complementary distribution of the two auxiliaries in the Minimalist framework, the authors conclude that Romanian has a split auxiliary system that differs from other Romance languages: in Romanian, the selection of HAVE or BE depends on the semantic features that determine sentence interpretation, and not on the unaccusative/unergative character of the verb.

Michaela Cennamo and Antonella Sorace's article deals with *Auxiliary selection and split intransitivity in Paduan* (p. 65–99). The authors show that, compared to standard Italian, in Paduan the auxiliary HAVE has a wider distribution, conditioned by aspectual factors; this variation, however, affects only the peripheral classes of verbs in the Auxiliary Selection Hierarchy. Other tests proposed for distinguishing unaccusatives from unergatives in standard Italian (past participle agreement, *ne*-cliticization) are not reliable diagnostics for split intransitivity in Paduan.

In *The development of the HAVE perfect. Mutual influences of Greek and Latin* (p. 101–121), Bridget Drinka brings new evidence for her proposal, namely that the Latin periphrastic perfect with HAVE originates in Greek, a language with an important influence on the Latin in the period of Classical and Hellenistic Greek. In the absence of an active aorist or perfect participle, Latin speakers used the auxiliary HAVE in combination with the past passive participle. This new grammatical form is now widespread in a variety of European languages (including Greek, which readopted the HAVE perfect from Latin) due to the vernacular Christian style.

In her article, *Agentivity versus auxiliary choice. Evidence from pronominal binding in German AcI-constructions* (p. 123–143), Vera Lee-Schoenfel examines pronominal binding in *German Accusativus cum Infinitivo* constructions. She shows that the binding puzzle is linked to the agentivity of the AcI-subject, and that unaccusativity in German is not correlated with the auxiliary selection phenomenon. The fact that, in the AcI-construction, an embedded pronoun can be co-referential with a matrix subject only if the infinitive is a unergative verb constitutes an argument for the constructionist analysis of unaccusativity: unergative clauses have a little *v* projection, i.e., an additional structural layer associated with agentivity.

Géraldine Legendre's article, *Optimizing auxiliary selection in Romance* (p. 145–180), discusses the Auxiliary Selection Hierarchy (proposed by Antonella Sorace in 2000) in the OT framework, with data from Italian, French and Old Spanish. The model of constraints proposed by Legendre predicts a specific typology of languages from a synchronic perspective, and also a specific pattern of change in auxiliary selection over time. Auxiliary selection is clearly a semantically determined process, and does not directly provide evidence for the syntactic distinction postulated by the Unaccusativity Hypothesis. The author also concludes that the OT approach proposed in this paper is relevant for other unaccusativity diagnostics.

The Auxiliary Selection Hierarchy is a matter of debate also in Feng-his Liu's paper, *Auxiliary Selection in Chinese* (p. 181–205). The author suggests that the distribution of the two Chinese aspectual auxiliaries (*-le* and *-zhe*) in the locative inversion construction is determined by the semantics of the event, i.e., by lexical aspect (telicity and stativity) and agentivity. The alternation of these two auxiliaries in Chinese shows a gradience effect similar to the selection of perfective auxiliaries in Romance and Germanic, described in Sorace's hierarchy. The main conclusion is that Chinese auxiliary selection is a semantic phenomenon and not a syntactic one, and that auxiliary selection itself is not a reliable unaccusativity diagnostic.

In contrast, in *Parameterized auxiliary selection. A fine-grained interaction of features and linking rules* (p. 207–237), Janet B. Randall considers auxiliary selection to be a reliable diagnostic for unaccusativity. She criticizes Sorace's Auxiliary Selection Hierarchy and proposes instead

Parameterized Linking (which uses Conceptual Structure representations and linking rules). Her proposal is based on Dutch and German data and on some experimental results concerning auxiliary selection by non-core verbs in German.

In her article, *Particle selection in Korean auxiliary formation* (p. 238–254), Seogna Rhee analyzes the grammaticalization of several auxiliaries in Korean, derived from serial verb constructions (a special feature of Korean language) with the verbs that correspond to EXIST. This phenomenon resembles the multiple grammaticalization of HAVE in Romance, with the notable observation that what creates the difference in grammatical meaning between auxiliaries in Korean are the non-finite particles attached to auxiliaries (Korean has a rich particle system).

K. Aron Smith's article, *Language use and auxiliary selection in the perfect* (p. 255–270), examines the selection of HAVE in the German and English perfect. BE as perfect auxiliary existed in Old English until the 19th century, when it was entirely replaced by HAVE. In German, the selection was and still is very stable (contrary to Old English) due to the higher frequency of BE in German and to the fact that the periphrastic perfect is more frequent in German than in Old English. The author suggests that a synchronic analysis alone is inadequate to explain auxiliary selection and that the diachronic study of language offers a good (and, maybe, universal) explanation for this linguistic phenomenon.

This very interesting book offers a puzzling image of the auxiliary selection phenomenon across languages, from both a synchronic and a diachronic perspective, and also a multifarious image of the relation between auxiliary selection and other unaccusativity diagnostics, a topic which has been matter of debate for the last 25 years.

Adina Dragomirescu
"Iorgu Iordan – Al. Rosetti" Institute of Linguistics
Faculty of Letters, University of Bucharest